

Grand Hotel Europa, Ilja Leonard Pfeijffer, De Arbeiderspers, 552 pages

Fiche de lecture de Françoise Antoine (6 février 2019)

Résumé

L'auteur et narrateur Ilja Leonard Pfeijffer se retire dans un hôtel au luxe décrépit, Grand Hotel Europa, pour écrire et réfléchir à son histoire d'amour brisée avec Clio, pour laquelle il a quitté Gênes pour Venise. Il rencontre d'autres résidents au long cours installés dans cet hôtel qui vient d'être racheté par un Chinois et qui, sous la houlette de ce nouveau propriétaire, va se transformer, au grand dam du majordome Monsieur Montebello, en pastiche d'hôtel européen pour touristes chinois. Le roman d'amour écrit par Ilja, mêlant passé et présent, se double, pour répondre à la promesse faite à son éditeur, d'une réflexion sur le tourisme de masse et l'identité européenne. Les thèses qu'il développe dans ce grand roman sont que le touriste détruit ce qu'il recherche avec tant d'acharnement – l'authenticité – et que l'Europe moderne se trompe de cible. Cramponnée à son passé, elle se transforme en lieu de villégiature, voire en parc d'attractions, pour le reste du monde. Et tandis qu'elle appâte de ses vestiges le touriste lucratif mais destructeur, elle repousse ceux-là mêmes qui sont en quête de futur, à savoir les migrants.

Trame

Ilja Leonard Pfeijffer, écrivain néerlandais de renom, arrive au Grand Hotel Europa. Il vient de rompre avec sa petite amie Clio et souhaite écrire son histoire, quitte à raviver la peine, afin de comprendre comment ils en sont arrivés là. Une fois qu'il aura couché son histoire par écrit, il décidera où aller.

Il fait la connaissance du personnel de l'hôtel : le majordome M. Montebello, tout en égards, élégance et arabesques, qui vit avec beaucoup de chagrin les évolutions de l'hôtel consécutives au changement de propriétaire, désormais chinois (autrefois, raconte le majordome, le Grand Hôtel Europa bruissait du frou-frou des robes de bal et résonnait du tintement des bijoux, dans un va-et-vient de princes, de comtesses, d'ambassadeurs et de grands industriels) ; et Abdul, le groom, arrivé comme réfugié après un naufrage en Méditerranée, embauché par M. Montebello qui le considère comme son fils. D'emblée, Ilja se prend d'affection pour ce jeune migrant avec qui il partage les pauses-cigarette, et dont il consigne le récit par écrit.

Ilja fait ensuite la connaissance des autres résidents au long cours : Patelski, vieillard fragile et élégant, éminent savant avec lequel Ilja aura des conversations érudites sur la littérature, l'identité européenne selon George Steiner, les valeurs de la société moderne occidentale, les vagues d'immigration dans l'Histoire (le vieil homme est secret quant à ses propres origines et activités passées, mais on comprendra à la fin du livre qu'il faisait partie de ce gratin évanoui évoqué par Montebello) ; Yannis Volonaki, surnommé le grand Grec, armateur crétois, vulgaire et exubérant ; et enfin Albane, poétesse française, féministe mais détestant surtout les hommes, qui poursuit Ilja de ses assiduités, tout en l'agressant de son mépris. À la fin du roman, afin de rendre Ilja jaloux, elle se jettera au cou de l'armateur grec, sans prévoir que l'amour sera au rendez-vous (un passage assez grotesque qui n'est pas sans rappeler le couple Sabine Azéma et Eddy Mitchell dans *Le bonheur est dans le pré*).

Le nouveau propriétaire de l'hôtel est donc chinois. Son but est de déployer les moyens financiers nécessaires pour rendre son lustre d'antan au Grand Hotel Europa, afin d'attirer une clientèle chinoise et retrouver un taux d'occupation complet. Au fil du livre, M. Wang va disposer aux étages des vases de fleurs en plastique, remplacer les divans au velours rouge élimé par des chesterfields en cuir, troquer le lustre en cristal contre un énorme cygne signé Swarovski, pouvant s'illuminer de rose, de bleu, de rouge ou de vert, ou passer d'une couleur à l'autre en mode disco ; il va transformer l'ancienne « salle chinoise » en pub anglais plus vrai que nature, et remplacer enfin le portrait de Niccolò Paganini, peint jadis dans l'hôtel lui-même où le violoniste séjourna, par une photo romantique de Paris. Tous ces changements fonctionneront à merveille, et l'hôtel se remplira effectivement de touristes chinois, enchantés par l'authenticité de ce décor européen.

S'enquérant de l'identité du précédent propriétaire, Ilja découvre qu'il s'agit d'une très vieille dame, qui vit toujours et habite même l'hôtel, comme autrefois, dans la chambre 1. Elle vit cependant recluse, entre ses œuvres d'art et ses vieux livres, et ne reçoit aucune visite. Ilja partira en quête de cette chambre 1, en vain.

Installé dans la chambre 17, Ilja entame donc l'écriture de son histoire avec Clio et se souvient. Il l'a rencontrée à Gênes, sa ville d'adoption, « sur un malentendu ». Il se rendait à une conférence sur « la République génoise aux temps des croisades ». Certes, le sujet l'intéressait, puisqu'il avait effectué des recherches sur le sujet pour son dernier roman *La Superba*, mais c'était surtout pour

revoir l'historienne anglo-italienne Deborah Drimble, qui animait la conférence et fut un temps son amante. Il se trompe cependant de jour. Dans la salle, une jeune femme, très belle, semble dans le même cas. Ne souhaitant pas écouter la conférence en cours sur « l'avenir des traditions catholiques » (tous deux étant plus intéressés par le passé que par l'avenir, disent-ils, ce qui deviendra un motif récurrent du livre), ils s'éclipsent. Ilja l'invite à boire un verre, elle accepte. Elle s'appelle Clio, tait son nom de famille apparemment ronflant, explique qu'elle n'a pas voulu faire appel aux relations haut placées de ses parents pour trouver du travail. Elle a étudié l'histoire de l'art, fait une thèse sur le Caravage et décroché un job, qui ne la satisfait guère, dans une maison de ventes aux enchères à Gênes. Elle est amère quant à la situation du marché du travail en Italie : avec ses qualités et son curriculum, dans un pays « civilisé », dit-elle, elle serait à tout le moins, à 35 ans, professeur d'université ou conservateur de musée. Après un long réquisitoire contre cette nation « étranglée par son passé », Clio rend la parole à Ilja, subjugué. Quelques répliques plus tard, Ilja lui propose de lui écrire un poème, elle de poser pour lui, et ils rentrent chez l'écrivain, qui habite à deux pas. Tandis qu'il prépare fébrilement deux verres, elle passe à la salle de bains et en ressort nue, juste vêtue de ses bas et de ses talons. Une scène torride inaugure leur passion.

Ensemble, ils parcourent les musées, Clio lui présente sa mère, la marquise Chiavari Cattaneo della Volta (Ilja découvre à cette occasion que la famille possède un véritable Caravage), et l'emmène sur son lieu de travail, au Castello Mackenzie, tous lieux propices à la réflexion sur le goût des Européens pour le vieux, l'ancien et le passé. Un mois à peine après leur rencontre, Clio se voit proposer par une amie un poste de professeur à l'Accademia delle Belle Arti de Venise. Le contrat est d'un an, elle hésite. Ilja l'encourage et déménage avec elle.

À Venise, tandis que Clio est au travail, Ilja se promène et écrit. Il observe cette ville « nullement outillée pour la productivité, la hâte ou l'utilité », où « le temps a continué de flotter dans la mélancolie et la nostalgie d'un passé clinquant », et détaille les différents types de touristes. En un demi-siècle, Venise est passée de 199.000 à 53.986 habitants et le compteur continue de reculer. En revanche, elle est envahie par 18 millions de touristes par an, soit 50.000 par jour, dont beaucoup arrivent sur des bateaux de croisière, qui, en pénétrant dans la lagune jusqu'à la place Saint-Marc, attaquent les

fondations de la ville et accélèrent le processus naturel de son affaissement.

Ilja aime les touristes, il les aimait déjà à Gênes. Étant jeune, il les détestait et faisait tout pour se camoufler en autochtone lorsqu'il était en voyage : il préférait des bars douteux à ceux trop propres certainement destinés aux touristes, achetait la marque de cigarettes locale et commandait les boissons que buvaient les vieux du coin. Croiser un touriste suffisait à le persuader qu'il était au mauvais endroit, c'est-à-dire dans un endroit touristique, à éviter comme la peste. Ce comportement paradoxal, il l'identifie chez nombre de touristes aujourd'hui.

En ce qui le concerne, son déménagement en Italie a changé la donne, il n'est plus un touriste désormais. Il se délecte même secrètement de l'envie qu'il suscite chez eux, lui qui jouit durablement de la *dolce vita italiana*, « et c'est pourquoi il est bon qu'ils soient là, car mon statut enviable a besoin de public ». C'était vrai à Gênes, ça l'est encore plus à Venise.

Lors de l'une de ses longues promenades – contrairement aux masques et gondoles miniatures qu'on trouve à chaque coin de rue, les épiceries sont rares et loin du centre –, il tombe sur une quarantaine de manifestants d'extrême droite. Au bout d'un long réquisitoire intérieur favorable à la migration et contre la droitisation de l'Europe recroquevillée sur son passé, Ilja envisage d'aller leur expliquer que les réfugiés d'Afrique ne sont pas la menace mais la solution d'avenir pour redonner un présent à cette ville morte et dépeuplée, mais il s'abstient.

C'est alors qu'Ilja est contacté par une équipe de tournage néerlandaise. L'idée serait de tourner un documentaire sur lui, mais leur propos est vague, le sujet pas vraiment arrêté, et tout le projet est suspendu à l'obtention (tout à fait probable) d'une subvention néerlandaise. Ilja demande son avis à Clio. Contre toute attente, elle soutient le projet et lui suggère de faire porter le documentaire sur le tourisme de masse, d'y adjoindre l'écriture d'un roman sur le même sujet, ainsi Ilja pourra-t-il profiter, pour ses propres recherches, de voyages subventionnés.

L'équipe de tournage est enchantée par la proposition, l'aventure commence. Ilja expose ses idées à l'équipe. Une ville vendue au tourisme perd son âme. Alors que les touristes désirent avant tout une expérience authentique, leur présence entraîne la dégradation de cette authenticité qu'ils recherchent – quand cette authenticité n'est pas créée de toutes pièces à leur intention. Le tourisme détruit ce par quoi il est attiré. Aux temps des réseaux sociaux, le tourisme

devient une façon de se profiler. Sans le tourisme, des pays comme l'Italie et la Grèce, jadis berceaux de la civilisation européenne, se trouveraient relégués au rang de pays du Tiers-Monde. La question est de savoir si ce destin n'est pas celui qui attend l'Europe tout entière, elle qui ne produit plus rien. Enfin, tandis que nous ouvrons grand nos frontières aux étrangers qui viennent dépenser leur argent dans ce musée (ou parc d'attractions) à ciel ouvert, nous les fermons pour ceux qui viennent pour en gagner.

Un matin, au sortir d'un mauvais rêve, Clio reproche à Ilja son égoïsme forcené et le fait qu'il ne tient ses promesses : il n'a toujours pas écrit de poème sur elle et ne l'a pas emmenée à Malte voir le tableau de la décapitation de saint Jean-Baptiste par le Caravage. Ni une ni deux, Ilja réserve avion et hôtel pour la semaine de congé de Clio. Retrouvant son feu et sa passion, Clio lui révèle le grand mystère qui entoure la mort du Caravage. Selon Clio, le peintre n'a pas succombé à une maladie à Porto Ercole, mais a été assassiné alors qu'il était en route vers Rome pour offrir un triptyque au cardinal Scipione Borghese en échange de sa grâce, puisque cet homme très irascible qu'était le Caravage était sous le coup d'une condamnation à mort pour assassinat. Or, de ce triptyque, on a perdu la trace du pan central, représentant une Marie-Madeleine repentante, sous les traits du Caravage lui-même. Selon Clio, le tableau retrouvé dans une collection privée aux Pays-Bas d'une Marie-Madeleine en extase ne peut être le bon. La clé du mystère pourrait se trouver à Malte, où le Caravage avait séjourné un temps. Clio entend partir à la recherche du tableau manquant avec l'aide d'Ilja. Cette quête deviendra leur grand jeu : échafaudant à chaque fois des thèses très détaillées et plausibles, ils rechercheront successivement le tableau dans un cloître de moniales à Malte, à Portovenere lors de leurs vacances d'août à la mer, et enfin à Venise. Leurs recherches demeureront vaines, mais ils s'amuseront beaucoup et ce jeu devient un ciment de leur couple.

Une famille américaine débarque au Grand Hotel Europa, des parents et une adolescente à l'apparence sexy et délurée. Écrivaine en herbe, cette dernière révélera à Ilja avoir été adoptée par le couple à l'âge de treize ans après une vie d'abus dans sa famille d'origine. L'intérêt d'Ilja pour la jeune Américaine, prénommée Memphis, n'échappe à personne, ni à Abdul, ni à Albane, ni à l'intéressée elle-même. De fil en aiguille se passe ce qui n'aurait pas dû se passer, eu égard au jeune âge de la fille : cette dernière

s'offre ou s'impose à Ilja, qui a bien du mal à résister. Elle a pris soin avant son assaut de lui apporter une déclaration de majorité et de consentement signée de sa main (« Tout sauf anal »). L'épisode enflammé laisse Ilja déboussolé. À l'aube, il s'en va errer dans la forêt, tentant de reconnecter ce qui vient de se passer aux œuvres de Dante, Virgile, Homère, et revient, le costume tout déchiré, au Grand Hotel Europa. À son retour, Montebello l'informe en prenant mille pincettes que la police l'attend dans la salle transformée en pub anglais. Après une toilette fébrile, Ilja va à la rencontre de l'inspecteur, la déclaration de majorité en poche, prêt à se défendre et à prêcher sa bonne foi. Une personne mineure est en jeu, lui a dit M. Montebello. Quel n'est pas son soulagement quand il comprend que l'affaire ne concerne pas Memphis mais Abdul. La police aurait besoin du récit du migrant, tel que consigné par écrit par Ilja, pour le confronter avec la déposition faite à la police. Il ressort des deux récits, semblables, qu'Abdul s'est basé sur l'Enéide pour raconter sa traversée. Tout colle : le saint homme mordu par un serpent, son frère décédé qui lui apparaît en rêve et lui dit de fuir le village en flammes par-delà les mers, les oiseaux « qui lui lancent des regards de filles jalouses » ou encore Achai-Achéménide, qui le supplie de l'emmener avec lui... C'est confondant. Ilja se souvient en effet qu'Abdul lui a confié vouloir rattraper son manque de bagage culturel et avoir lu un livre, un seul, mais six fois, « un livre compliqué », prêté par M. Montebello, mais qui le passionnait car il parlait d'« un migrant comme lui ».

Interrogé par l'inspecteur en présence d'Ilja, Abdul ne nie pas, mais affirme avoir vécu la même histoire qu'Enée et s'être servi des mots de Virgile car ils exprimaient à la perfection, mieux qu'il n'aurait pu le faire lui-même, ce qu'il avait vécu et ressenti. Dans un vibrant plaidoyer en faveur d'Abdul, Ilja convainc alors l'inspecteur d'accorder le permis de séjour à ce jeune garçon, qui a prouvé être plus européen que beaucoup d'Européens.

M. Montebello licencie sur-le-champ la femme de chambre qui avait dénoncé Abdul à la police après que ce dernier lui eut confié avoir basé sa déclaration à la police sur l'Enéide – elle voulait en effet le poste d'Abdul pour son neveu (« et à quoi ça rime si on fait passer les migrants avant les autochtones ? »).

Dans le cadre du documentaire, alors que l'équipe s'était proposé de tourner dans toutes sortes de destinations plus exotiques et excitantes les unes que les autres (Las Vegas, où a été construite une fausse Venise, la Chine où le centre de Paris a été reproduit, ou

encore le Mozambique, où fleurissent de faux orphelinats pour répondre à l'énorme demande de bénévoles européens), les tournages se font, dans un premier temps, surtout aux Pays-Bas.

À Giethoorn, haut lieu du tourisme néerlandais (3.000 habitants, 10.000 touristes par jour), Ilja, dans son rôle d'intervieweur, interroge deux couples de grands voyageurs, qui mettent un point d'honneur à fuir les lieux touristiques et se remémorent avoir assisté à un tribunal populaire au Pakistan où la sœur d'un jeune violeur était à son tour violée en public par le frère de la victime (l'autre couple assurera, fielleux, que c'est une mise en scène pour touristes). En revanche, les touristes asiatiques à Giethoorn les exaspèrent en les prenant en photo comme des animaux dans un zoo.

À Amsterdam, Ilja rencontre l'échevin au tourisme qui lui raconte par le menu les méfaits du tourisme (les magasins Nutella, les loyers impayables, le dépeuplement en faveur des promoteurs ou d'Airbnb) et les solutions envisagées.

À Almere, il rencontre un opérateur touristique international, Xtreme Xperience, qui organise des « expériences touristiques de l'extrême », dans la jungle ou dans des îles inhabitées des Philippines (entre-temps fermées car transformées en égouts à ciel ouvert par le tourisme).

Ilja est cependant exaspéré par l'attitude du metteur en scène, qui ne prend jamais aucune note et n'emporte jamais sa caméra, sous prétexte « qu'ils reviendront plus tard pour les vraies prises de vues ».

En réalité, cette excuse cache un malaise et le documentaire, pour finir, ne se fera pas : le metteur en scène est profondément déprimé, il se sent écrasé et paralysé par l'œuvre de ses prédécesseurs, et ne voit pas ce qu'il peut encore ajouter à ce qui a déjà été fait (une prise de conscience que Clio trouve admirable, souhaitant que davantage d'artistes pensent comme lui).

Les interviews déjà faites serviront néanmoins à Ilja comme matériel pour son roman sur le tourisme, pour lequel son éditeur s'est montré enthousiaste.

Alors que Clio devait initialement l'accompagner à Skopje, où Ilja est invité à un festival de littérature où sera présentée la traduction en macédonien de son roman *La Superba*, elle lui annonce qu'elle ne vient pas, l'accusant, une fois de plus, de ne penser qu'à sa brillante carrière d'écrivain et pas à elle. Ilja y va seul et observe donc la République de Macédoine en touriste. Il se fait expliquer le plan de réhabilitation du centre « Skopje 2014 » par son hôte Elena

(une jeune et jolie Macédonienne, aux charmes de laquelle, par amour pour Clio, il résistera, tout en se laissant aller en pensées à une nouvelle scène endiablée). Après avoir bénéficié d'une intéressante visite guidée par la femme de l'ambassadeur (dont les discours rejoignent ceux qu'Ilja entendra plus tard de la bouche du savant Patelski), il brave les recommandations de prudence de la belle Elena pour se rendre dans le quartier rom, où il se fait légitimement dépouiller : puisqu'il est venu contempler leur misère comme on visite une attraction touristique, lui explique son détresseur, il est logique qu'il paie une entrée.

Les nuages s'amoncellent au-dessus de l'histoire d'Ilja et Clio. Lors des vacances d'août passées à la mer près de Gênes, alors qu'ils font un crochet par les Cinque Terre (ce qui donne lieu à de nouvelles observations et une discussion instructive avec le chauffeur de taxi qui se trouve être le conseiller communal en charge du tourisme), Ilja et Clio tombent nez à nez avec l'historienne anglo-italienne Deborah Drimble, ex-amante d'Ilja. Si la rencontre est due au hasard, Clio ne pardonnera pas si facilement à Ilja cette résurgence « obscène » de son passé dans leur présent. Leurs disputes se multiplient durant des jours.

Pour se faire pardonner, Ilja, sur une suggestion de Clio, veut lui ramener des fleurs avant son retour du travail. Sa recherche d'un fleuriste se transforme en odyssée ; tout à coup, il hait les touristes qui le freinent dans sa mission et fantasme sur toutes sortes de tortures médiévales. Alors qu'Ilja tient enfin son bouquet, obtenu pour un prix ridiculement élevé, un touriste allemand recule pour prendre une photo et casse une de ses 40 tulipes. Ilja voit rouge et jette le touriste dans le canal. Les fleurs et toutes ces mésaventures ont l'heur d'amadouer Clio, qui téléphone à sa mère pour qu'elle s'assure, par ses relations, qu'Ilja n'ait pas de problèmes avec la police pour voie de fait.

Clio travaille de plus en plus sur son projet de congrès sur « L'avenir des musées en Italie ». C'est une idée d'Ilja, pour donner un coup d'accélérateur à la carrière de Clio, qui se plaignait d'être bloquée dans son évolution par sa hiérarchie. Malgré les obstacles et les difficultés, le congrès voit le jour, même s'il prend finalement la forme d'une table ronde, rassemblant cependant le gratin du secteur, notamment les directeurs des Uffizi et des musées du Vatican. Dans leurs allocutions, les directeurs expliquent tous que le défi principal des musées aujourd'hui est la gestion de l'afflux massif de touristes et la destruction des fresques

occasionnée par la respiration de six millions de touristes. La solution de Clio, qu'elle avait déjà exposée en privé à Ilja, est de majorer le billet à 400 euros et d'exiger, pour l'accès aux œuvres des maîtres, un examen d'entrée ou une lettre de motivation. Le public rit, mais c'est loin d'être une boutade.

Un tremblement de terre secoue les résidents du Grand Hotel Europa : le majordome M. Montebello a été licencié. Il est remplacé par un *general manager*, en la personne de l'interprète de M. Wang, meilleur informaticien et maîtrisant le chinois. Ilja organise la révolte. Cela ne va pas sans mal ; n'arrivant pas à mettre d'accord Patelski, le grand Grec et Albane sur un texte commun, il décide d'aller parler à M. Wang. Très habilement, il fait valoir que la figure de majordome, délicieusement anachronique et tellement européenne, sied à merveille au décor féérique qu'il souhaite mettre en place. M. Wang est convaincu, M. Montebello est réintégré. Pour fêter cette victoire, Ilja organise un concert en l'honneur du majordome. La fille de douze ans de la famille chinoise actuellement à l'hôtel est violoniste, d'une virtuosité époustouflante. Elle jouera Paganini, devant les hôtes extasiés et M. Montebello en larmes. Tandis que la jeune fille joue, une très vieille dame descend l'escalier monumental, tout de blanc vêtue.

Ilja approche de la fin de son récit, son histoire d'amour avec Clio vit ses derniers instants. Le grand succès du congrès organisé par Clio ne tarde pas à produire ses effets. Sur recommandation de l'un des illustres intervenants, Clio reçoit une proposition de travail au Louvre d'Abu Dhabi. Ilja et Clio réservent un avion pour se rendre à l'entretien d'embauche. Alors que tout concourt selon Ilja à refuser ce poste dans ce désert dénué de passé, au luxe absurde, capricieux, démesuré, effréné, Clio arrive à la conclusion inverse. À vrai dire, elle a déjà accepté le poste. Ilja, qui ne peut se résoudre à vivre là, prend acte de la rupture et retourne seul en Europe, tandis que Clio reste quelques jours de plus pour préparer son installation. La mort dans l'âme, Ilja vide l'appartement vénitien de ses affaires et cherche un hôtel comme point de chute provisoire, avant de décider où aller.

La vieille dame est morte le lendemain du concert. Pour ses obsèques affluent les princes, comtesses, ambassadeurs et grands industriels du passé, que Patelski connaît tous par leur nom. Ilja apprend à l'occasion de ces funérailles que la vieille dame se

prénomait Europa, d'où le nom de l'hôtel. Le lendemain de l'enterrement, qui a lieu dans le jardin de roses de l'hôtel, M. Montebello invite Ilja à l'accompagner dans la chambre 1. La fameuse chambre était en fait cachée derrière deux autres portes. Soudain, dans l'immense suite de la vieille dame, dans la chambre, face au lit, Ilja la voit : la Marie-Madeleine repentante, sous les traits du Caravage. Il pense un moment envoyer la photo du tableau à Clio, accompagnée du simple message « trouvé ». Mais il se ravise. Il boucle ses valises et part pour Abu Dhabi.

Commentaire

Ilja Leonard Pfeijffer offre ici un roman magistral, tout en métaphores, d'une grande qualité littéraire et au contenu très riche : instructif et passionnant dans sa réflexion documentée sur l'histoire européenne passée et présente, sur l'immigration et le tourisme de masse ; drôle et touchant lorsqu'il déroule le fil de son histoire d'amour avec Clio. Comme le dit Marcel Vanhilt pour *Culture Club*, *Grand Hotel Europa* est un livre à la fois romantique, érotique, historique, politique et humoristique.

Je rapprocherais ce roman du *Musée de l'innocence* de l'écrivain turc Orhan Pamuk (Gallimard, 2011), récit a posteriori d'un échec amoureux dévastateur allié à l'analyse de la société stambouliote contemporaine ; le narrateur y rassemble les objets liés à la fiancée perdue dans un « Musée de l'innocence », comme Ilja Leonard Pfeijffer rassemble les restes de son histoire pour « les exposer dans le Musée de la littérature », dit-il à la page 283.

Je pense également au roman *La Contagion*, de Walter Siti (Verdier, 2015), pour l'analyse d'un amour impossible (le vieux professeur de littérature amoureux du culturiste Marcello), la crudité de certaines scènes, et la réflexion érudite sur Rome, sur ses faubourgs radicalement transformés par les vagues successives d'immigration, et sur son centre, rendu au tourisme. Deux romans d'une très grande qualité littéraire également.

Pour le public français, l'auteur faisant plusieurs fois référence à son roman *La Superba* (ode à la ville de Gênes et réflexion sur l'émigration, l'immigration, le fantasme et la désillusion) dont il est une sorte de suite, je recommanderais la publication de *La Superba* avant celle de *Grand Hotel Europa*, les deux étant à mon sens indissociables pour installer la figure de ce narrateur néerlandais établi durablement en Italie.